

Jean CHAMBRIN

CONTES DE CHEZ NOUS

IMPRIMERIE BRETONNE
38, Rue du Pré-Botté, 38
RENNES

Ayant pris plaisir à écrire ces « Quelques contes de chez nous », j'ai pensé que, peut-être, d'autres en prendraient à les lire, c'est ce qui m'a décidé à en tenter l'impression. J'aurais pu utiliser le patois, plus savoureux pour ces sortes de récits, mais cela crée des difficultés pour certains lecteurs.

Pages sans prétention, puissent-elles faire rire un peu, sainement.

J. CH.

LES DEUX GALANTS

C'étaient deux gars de chez nous qui s'en allaient voir les filles, deux gars qui s'aimaient bien.

Un dimanche ils courtoisaient la Marie de Vochet (diminutif d'Yves), le dimanche suivant la Thuringe de Joseph. « Ce sont des « volaigiers » (volages) ; quand tu les verras se marier, ces deux-là, hé ! il fera chaud », disait d'eux leur voisine, la mère Herzo, une personne très « dévoteuse » mais encore plus « écorcheuse » de son prochain : une bonne sœur « coureuse ». On appelait ainsi des vieilles filles ou des veuves qui allaient à la messe dans le courant de la semaine.

Donc, ce soir-là, nos deux amis, tout en devisant, se dirigeaient vers la Vieille-Ville où habitait la Marie. Depuis un moment, ils marchaient tout pensifs et muets. Tout à coup, Vochet dit à Joseph :

« Oui, nous voilà qui allons voir la Marie mais je ne l'aurais pas encore celle-là. »

— Pourquoi pas ? lui répondit Joseph, t'en vaut ben un autre.

— Je dis pas, mais je ne sais pas me faire bien voir des filles ; j'ai de vilains défauts : je suis gourmand surtout. Quand je vais quelque part, je bois, je mange comme un ogre ; quand je suis saoul, je raconte « des bêtises ». Ça fait rire les filles, mais au fond, elles se disent : « Quel mal élevé ! ». Et les vieux n'en pensent pas moins. Je me suis encore avisé de ça, chez la Marie, l'autre diman-

che. Je l'aime ben, la Marie, mais je te dis que je ne l'aurai pas cor !

Ils marchèrent un instant, silencieux, puis Joseph dit à Vochet :

— Faut tâcher de te corriger.

— Y a pas moyen, répondit Vochet. Tu ne pourrais pas me rendre un petit service ? continua-t-il.

— Ça dépend de quoi il s'agit.

— C'est pas ben difficile. Quand tu auras assez mangé et bu, tu me fais signe, au besoin tu me marches sur le pied, j'arrête aussitôt.

— Oh ! s'il n'y a que ça, je veux ben, répondit Joseph. Tout en bavardant ils étaient arrivés à la ferme de la Vieille-Ville. Ils entrèrent.

Le père Robichon, assis devant lâtre, fumait sa pipe.

— Bonsoir ! lui dirent-ils. Comment ça va ?

— Ça va « petit à petit », répondit-il, et vous autres ?

— Ça va... Quand ça va pas, on fait aller, dit Joseph qui se piquait d'esprit, et il en avait ; ses petits yeux noirs pétillaient de malice.

— Oui, vous êtes jeunes, vous, reprit le père Robichon. Et ton père, Vochet, comment va-t-il ? Il y a bien longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Il va pas ben fort, ses rhumatismes le font souffrir, répondit Vochet.

— Dame ! ça lui fait déjà de l'âge, combien ?

— Soixante-quinze ans.

— Oui, ça commence à compter.

Puis ils parlèrent du beau temps et de la pluie, des travaux qui n'avançaient pas...

— Et la Marie, elle est là ? demanda Vochet.

— Ah ! all' doit être par là, répondit le père Robichon, indifférent.

Les deux galants allumèrent une cigarette et en proposèrent une au père Robichon qui refusa. Puis ils restèrent quelque temps sans parler.

Sur ces entrefaites apparut la mère Robichon. Elle portait un plein seau de lait mousseux.

— Bonsoir les gars ! dit-elle gracieusement. T'as même pas pensé à leur offrir une bolée, dit-elle avec humeur à son bonhomme.

— Oh ! ils ont ben le temps, répondit celui-ci.

Sans se laver les mains, où une couche de bouse tranchait au bord des doigts sur le blanc du dedans de la main, la mère Robichon saisit le grand pichet bleu qui trônait sur le buffet, sortit deux bols du vaisselier et versa de pleines bolées de cidre aux galants de sa fille ; puis, ouvrant le tiroir de la table, elle en retira le plat de lard et leur présenta, à même la main, un pied de cochon en disant :

— Allez ! servez-vous les gars ; c'est bon ça, dame ! le pied de cochon.

A son tour, la Marie arriva. C'était une belle fille, bien plantée, bien en chair, appétissante, aux formes de la poitrine très développées, au plein de son corsage, aussi les deux galants la lorgnèrent-ils avec un regard sensuel. Quand au visage, elle n'était ni laide, ni jolie. Sur cette figure joufflue, épanouie, errait un éternel sourire béat. Elle se laissait vivre en attendant l'amour, au gré du destin. Toute heureuse d'avoir des galants, elle vint s'asseoir en face d'eux. Ceux-ci la taquinèrent et la conversation s'anima.

— Marie, que va-t-on faire pour notre souper ? demanda la mère Robichon.

— Je sais pas, moi, ce que vous voudrez, pardi !

— Si je cuisais des « lites » (bouillie d'avoine), vous en mangeriez peut-être ben un peu les gars ? C'est bon ça, dame !

La Marie eut l'air de se moquer de sa mère ; celle-ci s'occupa à la cuisson de la bouillie d'avoine.

Le père Robichon ne fumait plus ; il somnolait, dodelinant sur la chaise du foyer. Un gros chien berger, roux,

au ventre blanc, allongé sur le plancher, poussait des soupirs d'aise intermittents. Les deux galants débitaient des niaiseries à la Marie, ou, profitant que sa mère avait le dos tourné, la pinçaient, la chatouillaient : ils étaient allés s'asseoir à ses côtés. La Marie riait de bon cœur. Les ombres des flammes du foyer exécutaient une sarabande fantastique sur le mur, au fond de la pièce. Les grillons, petits harpistes enthousiastes, emplissaient la cheminée d'harmonie. L'horloge franc-comtoise, cœur métallique de la maison, battait régulier. C'était un tableau de vie campagnarde heureuse, digne du pinceau de quelque Greuze.

Bientôt, la mère Robichon annonça que les « lites » étaient cuites et pria sa fille de mettre le couvert. On plaça la marmite sur la table, on sortit la motte de beurre et chacun se servit à son gré. Vochet avala goûlument une première assiettée ; il s'appêtait à en remplir une deuxième lorsqu'il sentit une légère pesée sur son pied. Il s'arrêta net et regarda, d'un air piteux, son camarade qui continuait à manger. Vochet se demanda s'il ne voulait pas lui jouer un tour. Toutefois, il n'osa pas reprendre de bouillie.

Le repas achevé, la veillée continua. Vers onze heures, nos deux amis parlèrent de s'en aller. Joseph étant sorti... « jusqu'à dehors », rentra en disant qu'il pleuvait à torrent, un vrai déluge. Je vous passe son expression imagée, illustrée par l'évocation de la vache. La mère Robichon, voulant se rendre compte, mit le nez dehors.

— Oh ! mes pauvres gars, dit-elle, vous ne pouvez pas vous en aller par un temps pareil.

— Il va bien falloir pourtant, dit Joseph.

— Il y a un lit libre ; si vous voulez rester à coucher, vous partirez de bonne heure demain, dit la mère Robichon.

— Qu'en penses-tu ? demanda Vochet à son camarade.

— Je veux bien, moi, répondit Joseph.

Les parents, la fille et les galants se couchèrent. On

n'entendit plus que le bruit de la pluie qui cinglait contre les vitres et les denses cri-cri berceurs des grillons. Au bout d'un moment, Vochet dit à Joseph :

— Dis donc, Joseph..

— Quoi ?

— Tu m'as joué un sale tour !

Joseph, qui s'endormait, bafouilla :

— Je ne sais ce que tu veux dire, laisse-moi dormir.

— Pourquoi m'as-tu marché sur le pied si vite ? J'ai presque pas mangé, j'ai faim.

— Moi ! Je ne t'ai pas marché sur le pied, et puis, si tu as faim, il reste de la bouillie, va en chercher.

— Mais, qui a ben pu me marcher sur le pied ?

— Je sais pas, moi, c'est peut-être le chien en passant sous la table...

— Ah ! ça doit être ça. Je voudrais bien aller reprendre de la bouillie, mais comment faire ? je vais les réveiller tous.

— Attends un peu, j'entends les vieux qui ronflent, la fille ne va pas tarder à s'endormir.

— Comment vais-je faire pour me conduire dans le noir ?

— Ah ! tu es toujours embarrassé, toi. Il y a un panier à couture sur la mée ; prends la pelote de laine, moi je tiens le fil, tu n'auras qu'à l'enrouler pour revenir. Faut m'en apporter un peu à moi aussi, j'ai encore faim.

Tout doucement, Vochet se glisse hors du lit, prends la pelote de laine et, en chemise, pieds nus, il s'avance vers l'âtre. Il y parvint sans trop de peine, se rassasia de bouillie et en remplit une pleine assiette pour son ami. Mais, au moment de revenir, il s'aperçut que ce dernier avait lâché le fil. Il pouvait toujours l'enrouler. Et le voilà hésitant, tâtonnant dans les ténèbres. Tout à coup, il bute contre un meuble... C'est un lit. Il se croit arrivé :

— Joseph ! Joseph ! en veux-tu de la bouillie ? Tu

dors ? interroge-t-il. Pas de réponse. Il dort, se dit-il, il faut que je le réveille.

Et il secoue le dormeur. Un cri aigu retentit. Vochet est auprès du lit de la Marie. Celle-ci s'est dressée sur son séant, prête à appeler ses parents.

— Tais-toi ! Tais-toi, lui dit-il, je suis sorti... je me trompe.

Tout effrayée, elle se renfonça sous ses couvertures. Il s'éloigna, toujours en tâtonnant. A nouveau, il heurte un lit. « Cette fois, j'y suis ». Et il répète sa demande :

— En veux-tu de la bouillie ?

Un grognement sourd lui répond et un violent coup de coude envoie en l'air l'assiette et son contenu. Deux souffles rythmés se répondent. Mince ! il est au lit des parents. Cette fois, il n'hésite plus, il fonce droit devant lui et atteint le lit de son camarade.

— Qu'est-ce que tu fiches ? lui demande celui-ci.

Et Vochet lui raconte sa mésaventure.

— J'ai bien entendu la Marie crier ; je me suis dit : « Tiens ! voilà qu'il fait l'imbécile ! ». Tu nous mets dans de jolis draps.

— Ecoute, dit Vochet, les vieux sont réveillés.

Ils prêtèrent l'oreille. En effet, le père et la mère Robichon se parlaient à voix basse, mystérieusement.

« Bon ! voilà qu'il faut que je sorte maintenant », reprit Vochet.

Il sortit du lit et se dirigea vers la porte toute proche. En tâtonnant, il plongea la main dans un pot de lait, posé là, sur la petite table de l'écrémeuse. Il avait soif, il enfonça la tête avec peine et but. Mais, impossible de retirer la tête du pot. S'il la relevait tant soit peu, le lait lui dégoulinait plein le cou. Il ne pouvait pourtant rester ainsi amputé. Il sortit à quatre pattes et vit à quelques pas devant lui un gros point blanc. « Ça doit être un caillou », se dit-il. Et il frappa un violent coup de tête contre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la mère Robichon — car c'était elle — le diable ! le diable !

Elle rentra précipitamment, alluma la lampe et se trouva en présence, non pas du diable, mais d'un homme en chemise, pieds nus et tout barbouillé de lait de la tête aux pieds. La Marie, réveillée, partit d'un bruyant éclat de rire à la vue de « son beau galant ».

FIN

LA MORT DE BIBI-LOLO

C'était un drôle de type, un original, on pourrait même dire « un original original ». D'où lui venait ce nom bizarre ? De ce qu'il chantait sans fin cette rengaine idiote : « Bibi, Bibi, Lolo, Lolo, Lolo Bibi, de St-Malo ». Ce qui peut s'interpréter : Bibi a soif, il veut du « Lolo ».

Au temps de sa jeunesse, il était paraît-il, le plus beau garçon de la paroisse et exerçait le métier de couvreur. C'était un excellent ouvrier, travailleur, sérieux, sobre, un peu farouche. Il s'était épris follement de l'une des plus belles filles de la commune. Coquette, elle l'avait fait souffrir, puis, éconduit. Désespéré, il s'était mis à boire. Les gens n'employaient plus guère un ouvrier qui descendait plus vite l'échelle qu'il ne l'avait montée, arrachait quelques ardoises par ci, par là et partait sans dire : bonsoir ni au revoir. Il revenait un jour ou deux après...

Ainsi sombra-t-il peu à peu dans une folie douce, devint-il un innocent de village. Il allait par les chemins, parcourant les hameaux de maison en maison, comme le cochon de St-Antoine. Il s'était fait la gazette vivante du pays, aussi les commères l'accueillaient-elles bien.

« Hé ! oui, disait-il, v'là encore le père un tel qui est sur le point de mourir ; le gars X... et la fille Y... qui vont se marier. Oh ! il est temps, grand temps, « les affaires » sont avancées. Les parents ne voulaient point pourtant, mais... a bien fallu. Ah ! ça ne va point du tout dans cette maison ; ils se chamaillent, ils se chamaillent ! comme des chiffonniers. »

— Mais comment savez-vous tout cela, vous, Bibi Lolo ? lui demandait-on.

— Ah ! dame ! par où dire.

On lui versait une bolée, puis deux, puis trois. Il semblait refuser : « Oh ! merci, merci bien, ma brave femme, merci ; c'est que, voyez-vous, j'ai encore de la route à faire : faut pas que je me saouïe ». Il approchait sa main du bol, sans toutefois empêcher qu'on versât. Il aurait remercié ainsi jusqu'à la dixième bolée. Les plus généreux ajoutaient un casse-croûte, parfois même un café bien arrosé.

Et Bibi s'en allait heureux, après « mille mercis » à la mère, au père, à la fille, à la tante, à toute la famille. Pendant un kilomètre ou deux, il chantait les louanges de ces braves gens :

« Oui, ceux-là, c'est du bon monde ! du bon monde ! Pour sûr que c'est du bon monde », se répétait-il à lui-même, comme pour s'en convaincre.

Mais, dame ! s'il était rebuté, les malédictions pleuvaient sur la tête des égoïstes : « Avars ! infâmes ! vilain monde ! saleté ! Ils sont pourris de bié (bien), ils ne donneraient pas un croûton à un malheureux ; ils le laisseraient plutôt crever de faim à leur porte, comme un chien. Infâmes ! maudits ! Ils crèveront sur le tas ! ».

Il ne ratait aucune bonne occasion. Aux noces, baptêmes, premières communions, on le voyait apparaître en douce, au bon moment, feignant de tout ignorer. « Il passait par là ; il avait entendu de la musique »... Alors, dame !... n'est-ce pas... vous comprenez... Il s'excusait de déranger.

— Vous ne dérangez pas du tout, Bibi-Lolo, allez donc voir les cuisinières.

Dans ces occasions-là, ces dames ne sont point « regardantes » ; elles rassasiaient Bibi. Il buvait, mangeait comme un ogre, prenait une ventrée enfin, et sortait de la cuisine le visage illuminé, l'air exalté. On le faisait

chanter, danser, tomber par terre, à la grande joie des convives. D'une voix tonitruante, il entonnait un refrain, toujours le même :

*Dans le creux d'un vieux chêne, Bibi a sa maison ;
Il ne paie pas d'impôts, pas de contributions,
Il n'a qu'une chemise en tout lieu, en tout temps,
La pluie fait la lessive, il la sèche au beau temps.
Quand un pou le chagrine, il l'attrape aussitôt ;
Il lui casse l'échine, il lui ronge les os.
Puis il va son train sans se mettre en peine (bis)*

De rien,

Puis il va son train... reprenait toute la noce en chœur.

Au soir de ces jours de ripailles pour lui, plus heureux qu'un roi, si le temps était beau, il couchait à la belle étoile, dans le cas contraire, dans le foin de quelque grange ou grenier, non sans laisser, souvent, « un souvenir ». En temps ordinaire, il avait, comme le lièvre, son gîte habituel.

Pour les mois d'hiver, pas si bête... Il se rendait à la gendarmerie, lançait des cailloux contre la porte de celle-ci, insultait grossièrement messieurs les Gendarmes. Il devenait terrible ce Bibi-Lolo, un agneau transformé en lion hérissé, rugissant. Les gendarmes enfermaient cet énergumène. Il avait résolu le problème du logement, lui.

A peine avait-il franchi la porte de la prison qu'il se confondait en excuses. C'était sa crise, vous comprenez... C'était terrible ça de ne pas pouvoir se dominer...

— Et ça vous prend comme ça, tous les ans, à la même époque ?

— Eh ! oui, tous les ans, à la même époque. C'est comme les fièvres...

— C'est drôle, hein !

— ...

Le lendemain, revenu à son état normal, c'est-à-dire doux comme un agneau, Bibi était occupé par ces messieurs. Il cassait leur bois, bêchait leur jardin. Et av

besoin, les dames de ces messieurs l'employaient comme « femme de ménage » pour les grosses corvées.

Pas de danger qu'il s'échappât avant que le merle chantât. Pas de danger qu'il criât « mort aux vaches » ou autres épithètes dans ce goût... Ah ! non, c'était « Messieurs les Gendarmes », messieurs les Gendarmes par ci, messieurs les Gendarmes par là. Il était fin psychologue. Mais dès que les premiers rayons attiédés du soleil l'amollissaient un peu, certains après-midi dans le jardin de la gendarmerie ; qu'il sentait les premiers effluves de mars monter du bois voisin, sa crise le reprenait, elle avait fait le cycle. Alors il devenait insupportable, ce Bibi-Lolo. Il « balançait » ses outils à la tête des gendarmes, répondait effrontément le mot de Cambronne à leurs dames lorsque celles-ci lui commandaient quelque petit travail. A l'encontre de l'autre crise, celle-ci exigeait le grand air, le large. Les gendarmes lui remettaient quelque argent et lui ouvraient, toute grande, la porte de la cage. L'oiseau s'envolait.

D'abord, il faisait la tournée des cafés du bourg, saluait ses amis, puis allait s'asseoir au pied du réverbère, au milieu de la place. Et là, entouré des enfants des écoles, qui l'écoutaient bouche-bée, leur tartine à la main, figés comme des statues, il prononçait son discours annuel, d'un patriotisme enflammé. Oh ! pour cela, il était orateur ! Oh ! oui, il était orateur...

Puis, frut ! son discours terminé, il s'envolait vers la campagne, reprenait ses courses vagabondes, sa vie heureuse. On ne le revoyait au bourg qu'aux environs de la Toussaint. Mais il lui arrivait d'avoir des jours creux, des jours où, s'étant avancé en « territoire inconnu », il était mal accueilli, regardé de travers, rebuté : « Quel est ce voyou-là ? Que vient-il faire ? P'têtre ben un mauvais coup ! ». Ses haillons, sa barbe rousse et drue, toujours vieille d'au moins un mois, ses cheveux longs dans le cou et sales, son vieux feutre crasseux, tout en lui inspirait

la défiance, voire une sorte de répulsion instinctive aux inconnus qu'il approchait.

Dans ces occasions-là, il n'hésitait pas à chaparder une volaille par ci, un lapin par là, qu'il grillait le soir dans la cheminée de quelque masure abandonnée. Il allait même jusqu'à vider le garde-manger et faire ample provision de bouteilles de cidre ou de vin, lorsque les gens étaient absents. Certains lui pardonnaient ses larcins, d'autres se montraient moins indulgents et il avait dû faire de la prison, de la vraie.

Or, au soir d'un de ces jours de famine, il se réfugia dans « l'abas » d'une ferme. Plusieurs bottes de paille étaient jetées en désordre, dans un coin. Il se coucha dessus, mais ne dormit pas : la faim le tenaillait. Dans cette ferme on avait tué le cochon le jour même, et il baillait, éventré, vidé, suspendu à une poutre du plancher. Bibi-Lolo se redressa de dessus sa couche, sortit son couteau de sa poche, l'ouvrit, et tailla dans le cochon. Mais ce lard, frais et cru, n'était pas des plus appétissants. A ce moment, notre héros aperçut la lessiveuse installée dans le foyer : des braises rougeoyaient encore dessous et l'on entendait l'eau glouglouter tout doucement. Une idée, appelez-la ingénieuse ou bizarre, traversa le cerveau de Bibi-Lolo. Il se préparait à la mettre à exécution lorsqu'un pas se rapprocha. C'était le fermier. Il entra, jeta un coup d'œil rapide et sortit. Notre homme, qui s'était blotti derrière ses bottes de paille, n'entendit pas le double tour de clé qui le faisait prisonnier.

Il revint vers l'âtre, souleva le coucercle de la lessiveuse, sortit tout le linge de celle-ci et le déposa sur un banc d'établi qui se trouvait là. Et le voilà qui découpe d'épaisses tranches de lard et les plonge dans l'eau de lessive. Puis, ayant rallumé le feu, il activa la cuisson de son repas improvisé. Il allait se régaler !

Bientôt le lard fut cuit à point. Bibi retira les morceaux de ce bouillon parfumé, nouveau genre, et tailla dedans

comme un boucher sur son étal ; puis il commença à dévorer à belles dents. Soudain, il s'aperçut qu'il avait un compagnon : le chien de la ferme, qui dormait dans l'ombre, alléché par l'odeur du lard fumant, s'approcha de lui. « Tiens ! d'où sort-il celui-là ? dit Bibi-Lolo. Viens mon chien, viens, on va partager ». Et il jeta un morceau entier au chien, puis un deuxième. Pourquoi mesurer ? ce soir, il était riche. S'il n'était pas rassasié, tout à l'heure il recommencerait l'opération.

Enfin repu, il se blottit à nouveau dans la paille, regrettant toutefois qu'un litre de cidre ne fût pas à sa portée. De son côté, le chien s'allongea et ils s'endormirent, pas pour longtemps. Le premier, le chien commença à pousser des grognements étouffés, qui se transformèrent bientôt en aboiements prolongés. Bibi-Lolo, réveillé, sentit aussi que ça n'allait pas, une colique sourde le tenaillait, puis ce furent des douleurs intolérables qui l'obligèrent à se rouler par terre. « Hum ! bon sang de bon sang ! disait-il, j'ai le feu dans le ventre ». Le chien se débattait maintenant, hurlait à la mort et se précipitait sur Bibi-Lolo pour le mordre. Celui-ci crut qu'il était enragé et le frappa, ce qui « l'enragea » à moitié. Bibi-Lolo voulut sortir, appeler les fermiers à son secours, mais il se heurta à une solide porte bien verrouillée. Il enflamma une poignée de paille et s'éclairant de cette torche, il explora ce réduit. Seule, une ouverture étroite, une sorte de judas, s'offrit à sa vue. Il essaya de se glisser au dehors, mais il resta coincé aux épaules et il dut se laisser retomber à l'intérieur. Pas d'échelle, aucune issue communiquant avec le grenier. Sans doute cette communication avec le corps principal des bâtiments se faisait-elle par le pignon même.

Et le chien hurlait ; et notre homme se tordait comme un ver. Il essaya de se faire vomir : impossible, la digestion était trop avancée. Il essaya « autrement » : rien à faire. Alors il décida de sortir par la cheminée. Il appliqua le banc d'établi dans le fourreau de celle-ci et

grimpa. Il atteignit ainsi à peu près la moitié, mais en vain s'accrochait-il désespérément à quelques points d'appui, il ne tardait pas à dégringoler en ramonant la cheminée. Dix fois de suite, il essaya sans succès. Épuisé, il se résigna : « Il va falloir mourir ici, Bibi-Lolo », se répétait-il. Et il pleurait comme un enfant, le pauvre innocent. Des sanglots de douleur et de désespoir le secouaient. Il se recroquevilla dans la paille et endura, de longues heures, une agonie terrible.

Au matin, le fermier le découvrit dans cette posture, raidi, noir de suie et veillé par le chien qui, lui, avait rendu et ne souffrait plus.

FIN

LA MAISON HANTÉE

L'été dernier, des amis m'avaient invité à passer quelques jours chez eux, au joli village de Villafray, gentiment sis sur la rive gauche du Lié, non loin de Pl... En arrivant, je m'étonnai, qu'entre ces maisons si coquettes, l'une d'elles fût abandonnée. Sa toiture était toute délabrée, les murs lézardés, les orties et les ronces envahissaient la cour, s'introduisaient même à l'intérieur par les ouvertures aux vitres brisées.

Je demandai la cause de cet abandon à un vieux paysan, le père Mathieu. L'air énigmatique, il hésita à me répondre, puis parla :

« Vous vous étonnez, Monsieur, de la voir dans cet état. Eh ! bien, sachez que c'est une maison hantée.

— Une maison hantée ?

— Parfaitement, Monsieur, m'assura le père Mathieu, de l'air le plus convaincu.

Je souriai.

— Vous n'y croyez pas ? reprit-il.

— Guère, lui répondis-je, sceptique.

— Il y a de cela cinquante ans ; j'avais vingt ans, me dit-il. Le père Ramet, le propriétaire de cette maison, mourut assez mystérieusement : mauvais traitements, mauvais coups peut-être de sa femme et ses filles, disait-on. Savoir...

« Je dois vous dire que la mère Ramet et ses filles étaient des Karigois et que le pauvre homme n'avait pas eu la vie belle avec ces têtes folles. Donc, ce que je vais

vous raconter se passa pendant la veillée funèbre du père Ramet. Je m'en souviens bien, je vous assure !

« Les voisins emplissaient la maison, et déjà quelques-uns commençaient à s'assoupir devant l'âtre où flambait un bon feu. On n'entendait que les gémissements étouffés, le marmonnement de prières de la mère Ramet, l'hypocrite, et le tic-tac régulier de l'horloge. Nous nous regardions tour à tour ; nous regardions le mort qui reposait l'air heureux d'être délivré du mal. Quand, tout à coup, on entend un petit bruit venant du grenier : Pac ! Pac ! Pac ! comme des gouttes qui tombent. Chacun frémit, prêta l'oreille attentivement et regarda son voisin... La mère Ramet cessa ses gémissements. Pac ! pac ! pac ! le bruit continuait...

— Il avait plu sans doute et la toiture, trouée à un endroit, s'égouttait, objectai-je au père Mathieu.

— Nous étions au mois d'août, et le ciel était criblé d'étoiles, me répondit-il. Et le bruit continuait. Instinctivement, nous nous rapprochions les uns des autres, apeurés, angoissés même. « Qu'est-ce que c'est ? » hasarda l'un de nous. — « Je ne sais pas », répondis-je. — « Faudrait aller voir au grenier », dit Louison, la fille aînée de la maison. Nous restâmes tous muets comme des carpes. Après un temps, je dis à Louison : « Je veux bien monter au grenier, à condition que quelqu'un m'accompagne ». Personne ne se déclarait. Enfin un cousin éloigné des filles Ramet, un solide gaillard de vingt-cinq ans, me dit : « Je te suis... ». Nous allumâmes chacun une bougie et nous voilà engagés dans l'escalier. Je vous assure que je n'étais pas un froussard, mais, ce soir-là, je n'en tenais pas large dans cet escalier. Nous explorâmes le grenier. Nous n'y découvrîmes rien d'anormal, sur le plancher, pas une goutte d'eau. Aucun bruit insolite. Rien, rien. Mais, brusquement, nos deux bougies furent soufflées comme au passage d'un être invisible. Nous descendîmes précipi-

tamment, une sueur froide perçait à mes tempes et le chandelier tremblait dans ma main.

Dans la pièce, le bruit reprenait de plus belle : pac ! pac ! pac ! comme quelqu'un qui ferait craquer ses doigts, indéfiniment. Cela devenait inquiétant...

Je souris de nouveau...

— Je devine, je devine, lui dis-je. C'était le taret du bois qui rongea sa poutre. Habituellement, ces petits bruits, étouffés par les autres, par le train-train d'une maison, ne s'entendent pas, mais, dans le silence d'une veillée funèbre...

Le père Mathieu ne me laissa pas achever :

— Le taret du bois ! Allons donc ! la maison était neuve à cette époque et les poutres en bois du Nord.

— Alors, je ne comprends pas, lui dis-je.

— Moi non plus, je n'ai jamais compris, me dit-il.

Et il continua son récit :

« Nous sortîmes dans la cour. Tout était calme. Nous poussâmes jusque dans le courtil. Certains affirmèrent avoir vu des ombres se faufiler entre les pommiers. Mais que ne voit-on dans ces occasions-là. Lorsque nous rentrâmes dans la maison, nous fûmes saisis de frayeur. Nous crûmes la mère Ramet et ses trois filles devenues complètement folles. Elles entouraient la couche funèbre et s'arrachaient le père Ramet pour l'embrasser comme un bébé adoré. Le père Ramet se laissait rouler, avec le sourire aurait-on dit, des bras de la mère dans ceux de la fille aînée, puis de la cadette. On ne lui avait jamais prodigué tant de caresses au père Ramet. C'était une belle revanche ou vengeance posthume. « Oh ! mon François, pardonnez-moi, pardonnez-moi de vous avoir tant maudit, maltraité, battu », se lamentait la mère Ramet, et ses filles lui faisaient écho : « Oh ! notre père, pardonnez-nous !... »

« C'eût été à mourir de rire si nous ne les eussions crues devenues folles. « Vous n'entendez pas ? », dit tout à coup la mère Ramet. Le bruit avait changé. Ce n'était plus le

Pac ! Pac ! Pac ! de tout à l'heure, mais un froufroutement suivi d'embardees de pas de bête, comme si un chien était égaré dans le grenier et cherchait à en sortir. Cela s'arrêtait. Alors on entendait renifler : phu ! phu ! phu ! Nous n'étions pas fiers avec ces trois folles en train de faire leur confession publique, et qui criaient, qui hurlaient presque à chaque reprise du bruit. « Ce doit être un chien », dit quelqu'un, « faudrait retourner voir ». — « Y va qui veut, moi je n'y remonte pas », répondis-je.

« Un chien, reprit le père Mathieu après un temps, et comme se parlant à lui-même, les Ramet n'en avaient pas ; celui d'un voisin ? Comment se serait-il introduit dans le grenier ? Pendant que nous étions sortis ? Impossible, l'escalier était au fond de la pièce, on l'aurait vu entrer, grimper.

« Après une embardeee encore plus bruyante, on entendit un bruit mat : plouf ! comme si un sac de son avait été précipité du grenier dans l'étable, séparée de la pièce commune par une simple cloison. Les cris de la mère Ramet et de ses filles redoublèrent. Elles aspergeaient le mort d'eau bénite, ébauchaient force : *De Profundis clamavi...* puis l'aspergeaient encore. Elles suppliaient qu'on allât chercher un prêtre. Mais nous restions cloués à nos chaises, attendant le jour pour nous enfuir. La mère Ramet continuait à divaguer, parlant à son bonhomme comme à un petit enfant : « Faut pas être mauvais, mon François ; vous savez bien que je vous aimais beaucoup autrefois, rappelez-vous... ». Mais le père Ramet se moquait bien de ces supplications tardives.

« Toutefois, depuis ce bruit de chute dans l'étable, on n'entendait plus rien. Le calme revint peu à peu. La mère Ramet, passant d'un extrême à l'autre, nous sollicita de mettre le cadavre en bière. « Ma pauvre femme » lui objecta une voisine, « si c'est son âme qui est dans la maison, elle va encore s'en irriter ». Nous n'en fimes donc rien. Au petit jour, chacun rentra chez soi, tout bouleversé,

frisonnant au moindre bruit d'ailes des oiseaux qui s'éveillaient dans les buissons.

« Vous imaginez la suite. Avant même que le père Ramet eût quitté pour toujours sa demeure, toute la paroisse causait de l'événement. On prétendit que des gars du village voisin, vexés d'avoir été éconduits par la Louison, avaient voulu se venger. Ils auraient « arrosé » la couverture, puis, par le vasistas, introduit un chien dans le grenier. Toujours est-il que la mère Ramet et ses filles ne voulurent plus remettre les pieds dans leur maison et allèrent loger dans une petite bâtisse, sise à l'autre extrémité du village. Ainsi leur demeure reste abandonnée. Personne ne passe auprès, le soir, sans hâter le pas. Certains affirment avoir vu une ombre étrange passer, rapide, au clair de lune et rentrer dans la maison. »

FIN

LE CHAT DE MARIE DE LA LANDE

J'étais bien jeune de ce temps-là, j'avais à peine sept ans — comme le temps passe vite ! — mais je m'en souviens comme si c'était d'hier. Ma mère, une couturière, oh ! pas une grande ! une couturière de village, qui s'occupait beaucoup plus de rapetasseries que de confectionner de beaux habits, ne quittait guère sa machine à coudre. Elle me chargeait de ses commissions.

Contrairement aux autres femmes, elle n'était point bavarde, ma mère ; elle ne me parlait que pour me donner des ordres. Était-ce la mort de mon père, tué à la guerre de 14-18, était-ce son tempérament qui la rendaient aussi taciturne ? Je ne sais. « Perrin, va ici, va là, fais ceci, fais cela », me disait-elle. Et j'obéissais promptement.

Un jour, elle me dit :

— Perrin, tu vas aller porter une douzaine d'œufs chez Marie de La Lande. Fais bien attention à n'en pas casser, ce sont des œufs pour couvrir ; si tu en casses un, c'est peut-être une poule que tu tues.

— Ou bien un coq, lui répondis-je.

— Va toujours, me dit-elle.

Et me voilà parti en marchant avec tant de précautions que c'est miracle si je n'ai pas cassé tout le panier d'œufs. Mais je savais que Marie était prévenue — les femmes se préviennent toujours entre elles — et que si je ne lui apportais que dix ou onze œufs « ça ne ferait pas son compte ». Je m'avançais donc en mesurant mes pas dans le chemin tout coupé de fondrières profondes qui condui-

sait à la demeure de Marie de La Lande, si l'on peut appeler ça une demeure, car ce n'était qu'un taudis en torchis, à la couverture de chaume, toute fleurie de bourraches et de digitales. Cette bicoque était fourrée dans les broussailles, tout au fond de la lande. La propriétaire et la maison se convenaient.

Après avoir traversé un jardinet, mal travaillé, gri-bouillé, aux légumes rares, encore tout dévorés par les poules, j'entrai dans la maison.

— Ah ! te v'là, mon petit gars, me dit Marie.

— Vair (oui), que je lui dis.

— Tu viens m'apporter des œufs ?

— Vair.

— T'en n'as pas cassé, au moins ?

— Oh ! non, que je lui dis, j'ai fait bien attention.

Pensez donc ! si j'en avais cassé un, il m'eût coûté cher celui-là, bien que les œufs ne coûtassent que deux francs la douzaine de ce temps-là.

— Ah ! tu as l'air d'un malin, toi, me dit Marie ; tu n'as pas froid aux yeux ; me voilà bien vieille, j'ai toujours remarqué que ceux qui sont « un petit » hardis comme toi font bien mieux leur chemin dans la vie que les garçailles trop timides.

Je me redressai de toute ma taille.

Marie me régala d'une tartine de confiture et me versa une bolée de cidre, qui filait comme de l'huile. Oh ! elle n'était pas difficile, Marie, pas très propre de sa personne ; sa maison resplendissait de belles toiles d'araignées. Seules, ses poules faisaient un peu de nettoyage lorsqu'elle les tarabustait et qu'elles s'envolaient au plafond très bas ou dans la fenêtre à laquelle il ne restait plus qu'un carreau, les autres formaient un magnifique panneau publicitaire pour Byrrh, St-Raphaël. Son lit-clos, défait, aux draps sales, à la couette poussiéreuse, ressemblait à une vraie niche à lapins. Une armoire toute vermoulue s'appuyait contre. Je crois bien qu'autrement, elle n'eût pas

tenu debout. Sans doute avait-elle été cirée autrefois, mais il n'en restait plus trace.

La pendule, un simple cadran coloré à poids, fiché au mur, marquait toujours la même heure ; mais Marie se souciait bien du jour ou de l'heure au fond de sa lande. A défaut d'autre compagnie, elle parlait à ses bêtes, qui partageaient sa maison. Marie avait le haut, les bêtes le bas, seule, la mangeoire de la vache les séparait. C'était une petite pie-noire maigre, efflanquée, méditative et tranquille, au cul pointu comme les cornes. Marie la menait paître sur la lande et dans les chemins herbus, c'était toute sa pension. Lorsque je passais par là, en quête de nids — les halliers de ce coin perdu fourmillaient de merles et de grives — j'entendais Marie qui la « disputait » : « T'es bien saouïe, n'est-ce pas ? Eh ! bien, couche-toi, t'a-ti ouï ? (as-tu entendu ?). Elles se regardaient longuement et se comprenaient fort bien ; elles s'aimaient bien aussi, mieux que beaucoup d'humains entre eux. Marie s'adressait également à son chat, à ses poules. Lorsque j'arrivai, elle barattait son beurre dans l'une de ces grandes barattes rondes et profondes d'autrefois. Elle me dit :

— Mon beurre est gelé, ce matin ; il ne se ramasse pas ; je vais lui « bouette » (bouillir) de l'eau pour le faire se décider.

Elle alluma une fouée, plaça son trépied et mit une pleine casserole d'eau dessus. Puis elle revint vers sa baratte dont elle enleva le couvercle qu'elle posa sur sa mée toute poussiéreuse. Pendant qu'elle avait le dos tourné, son chat, un vilain matou noir, maigre, aux longs poils, sauta sur le rebord de la baratte et se mit à en lécher l'intérieur à grandes lippées. Je dis « Chat ! Chat ! », mais il eût fallu des coups pour le faire s'en aller. Soudain, s'étant trop penché, pétéclop ! le voilà au fond de la baratte. Juste à ce moment, Marie se retourne avec sa casserole d'eau bouillante qu'elle verse dans la baratte, dont elle replaça le couvercle. Puis elle recom-

mença à baratter son beurre. Je rigolais, mais je ne dis rien, je voulais voir ce qui allait se passer.

— Je crois bien que je vais en avoir une bonne motte, me dit Marie. C'est lourd ! c'est lourd !

— C'est votre chat qui est dans la baratte, lui dis-je en riant.

— Mon chat dans la baratte ! Que me racontes-tu là ? N'es-tu pas en train de rêver, toi ?

— Dame ! regardez, que je lui dis.

Marie souleva le couvercle :

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle, mon pauvre Mirouau !

Elle arracha, par la queue, son vieux matou noir aux poils ébouriffés, tout barbouillé de beurre et dégouttant de lait. Elle le nettoya avec son doigt, au-dessus de la baratte. Il était bien mort, le pauvre chat, ébouillanté et assommé.

Je partis en rigolant — cet âge est sans pitié ! — laissant Marie déplorer la perte de son chat et sans doute celle de son beurre. J'avais hâte de rencontrer quelqu'un pour lui raconter l'histoire, ça me démangeait la langue, car, je ne sais si je ressemblais à mon défunt père, que je n'ai pas connu, en tout cas, pas à ma mère.

Le lendemain, ma mère me dit :

— Perrin, tu vas aller porter ce paquet-là chez Françoise de la Villeneuve.

— Bon ! que je lui dis.

Je pris le paquet et je partis. Avec ça, pas de danger ! Je pouvais jouer à la ballote avec, m'asseoir dessus.

Pour me rendre chez Françoise, je suivais d'abord un petit cheminot tout fleuri de belles marguerites, qui me saluaient, souriantes. Puis je m'engageais dans un chemin creux dont la voûte de feuillage rabattait les parfums mêlés des chèvrefeuilles et des aubépines. Il me plaisait ce chemin creux, que la lumière et l'ombre se partageaient. Je m'y attardais des heures entières. Je m'allongeais dans l'herbe du talus ; je prenais mes ébats comme un jeune

poulain puis j'admirais les jeux subtils des rayons pénétrant à travers le feuillage épais. J'écoutais la musique harmonieuse, un peu monotone, des abeilles butinant les lierres.

Ensuite, je prenais un sentier à travers une vaste prairie où je cueillais des bouquets de narcisses et de myosotis. Je courais après les papillons d'or ; j'écoutais le chant lointain du coucou. Parfois, celui-ci passait au-dessus de ma tête en produisant une sorte de gargouillement comme s'il vomissait. Je m'attardais surtout à dénicher des nids, grim pant aux arbres les plus élevés, aux fûts parfois très lisses. Je rapportais à la maison quantité d'œufs et d'oisillons (sauf de passereaux que je respectais) « J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées ». Au bout de quelques jours, de quelques heures parfois, tout cela crevait. Je soupçonnais ma mère... Possible... Je n'ai pu aprivoiser qu'un geai. Un vieux voisin madré m'avait fait accroire qu'en lui coupant la glotte, il parlerait comme un perroquet !... Pendant l'une de mes absences, ma mère posa la cage sur le rebord extérieur de la fenêtre. Une poule, avide de goûter à la pâtée de Jacquot, vola dans la cage qui culbuta tour sur tour. Jacquot eut les deux pattes et une aile cassées. J'eus bien du chagrin.

Françoise était une petite vieille — ma mère ne travaillait guère pour les jeunes — à demi-aveugle, qui habitait une maison proprette construite en agglomérés. Quand j'arrivai chez elle, Françoise tâtait ses poules pour voir si elles avaient l'œuf.

— Rentre, me dit-elle.

Je ne me fis pas prier.

— Tu vas bien manger une beurrée, me dit Françoise.

Je voulus refuser, mais Françoise savait bien ce que signifiait ce refus. Souvent, c'était là tout mon repas. Au retour, ma mère me demandait :

— As-tu mangé ?

— Oui, que je lui répondais.

— Eh bien ! va te coucher. Dis un bout de prière avant. Françoise ne ressemblait en rien à Marie de La Lande. Petite vieille proprette, elle tenait son ménage à la perfection. Son lit-bateau bien fait, son armoire et son buffet bretons sculptés reluisaient. Il est vrai que l'une de ses nièces, habitant le même village, lui rendait maints services. Le cidre de Françoise était bon mais son beurre l'était moins et, malgré les « mange donc, petit gars », répétés de Françoise, je ne mangeais guère ; les morceaux me croissaient dans la bouche. J'aurais voulu fourrer la tartine dans ma poche, je n'osais pas.

— C'est-ti mon beurre qui n'est pas bon ? me demanda Françoise.

— Il est plein de poils, lui répondis-je timidement.

— Pas possible ! s'exclama Françoise. Je l'ai acheté chez Marie de La Lande ; elle m'a dit : « Il est ben frais, ben soigné, ben propre, et vous pouvez croire que mon chat n'y a pas mis la langue... »

FIN

LE MARIAGE DE PI PAN PAN

En s'esclaffant, Jean Lanou entra au café « Des Bons Garçons ».

« Qui te rends si joyeux ? », lui demanda le tenancier, un brave homme, placide, souriant, qui surveillait d'un œil indulgent ses clients, nombreux le jeudi, jour de marché à P...

— Ce qui me rend si joyeux, répondit Jean Lanou après un temps, je vais te le dire ; tu vas en rire toi-même. Figure-toi que Théodore Mainguy vient de me mettre au défi de marier Pi Pan Pan et j'ai parié que je le marierai.

Tous les deux partirent du fol éclat de rire.

— Marier Pi Pan Pan, reprit l'aubergiste, quelle drôle d'idée ! Encore un pari d'homme saouls.

— Pas du tout, c'est sérieux.

— Et avec qui veux-tu le marier ?

— Avec la Célestine.

Ils rirent de nouveau.

« Mais, pour cela, j'aurais besoin de ton aide », dit Jean Lanou à l'aubergiste.

— Comment veux-tu que je t'aide ? Ce n'est guère possible.

— Tu prends une lavandière à ton service, de temps à autre, n'est-ce pas ?

— Oui, et après ?

— Pourquoi ne prendrais-tu pas la Célestine. Moi, ces jours-là, j'embaucherais Pi Pan Pan. La journée finie, je

te l'amène, on fait la veillée, on fait boire Pi Pan Pan et l'on amorce des relations matrimoniales.

— C'est une idée, répartit l'aubergiste, mais ton pari en vaut-il la peine ?

— Je te crois : un baril de vin et une noce au champagne. Que décides-tu ?

— Tu peux compter sur moi ; je t'aiderai. C'est tout de même une drôle d'idée. Je vois Pi Pan Pan au bras de la Célestine !

Pi Pan Pan était un avorton, bossu, boiteux, tout rabougri, haut comme une botte, avec une barbe et des cheveux roux, et un visage candide de petit enfant. Toute la famille était ainsi dégénérée : deux sœurs naines et un frère rachitique et boiteux. Pi Pan Pan tenait à l'entrée du bourg une petite forge de bricoleur, et, comme on entendait, à longueur de journée, les trois petits coups de son marteau sur l'enclume : pi... pan... pan..., on l'avait ainsi surnommé. Pi Pan Pan ne vivrait plus de son métier, car le petit outillage qu'il réparait : hoyaux, faucilles, bèches, etc..., n'est plus guère usagé depuis l'apparition des machines.

La Célestine était une vieille fille approchant de la quarantaine. Longue comme un jour sans pain, disgracieuse et un peu simple, elle n'avait point trouvé à se marier, bien qu'elle en mourût d'envie.

Nos deux compères mirent leur projet à exécution. La Célestine, qui travaillait habituellement chez Théodore Mainguy, vint faire la lessive à l'auberge « Des Bons Garçons ». Ces jours-là, Jean Lanou embaucha Pi Pan Pan, car celui-ci, lorsque le travail manquait à la forge, devenait journalier agricole. Naturellement, dès le premier soir, le fermier des « Alouettes » conduisit son ouvrier à l'auberge « Des Bons Garçons ». Lorsqu'ils y entrèrent, toute la famille était attablée. La Célestine se tenait tout au bout de la table. Après les politesses d'usage, l'aubergiste dit :

— Célestine, va servir ces gars-là, toi.

La Célestine obéit, elle prit le grand pichet jaune, vint, et alla à la fontaine. Elle versa deux grands bols de cidre à ces deux clients. Jean Lanou attaqua tout de suite, taquina la Célestine :

— Cré bon sang ! Quelle belle fille ! lui dit-il ; c'est-ti pas malheureux qu'elle ne se marie pas...

— N'est-ce pas ! renchérit l'aubergiste.

— Faut un homme pour se marier, dit la Célestine en riant bêtement.

— J'en connais un qui serait bien heureux de t'avoir pour femme, dit Jean Lanou.

— Qui ça ? demanda-t-elle.

— Celui-là, tiens ! dit-il en désignant Pi Pan Pan.

Celui-ci sursauta sur son banc.

— Dame ! pourquoi rester ainsi vieux garçon et vieille fille ; ne feriez-vous pas un joli ménage ?

— C'est vrai ce que tu dis-là, Jean, surenchérit l'aubergiste.

Et la conversation continua sur ce ton. Pi Pan Pan et la Célestine, d'abord surpris, commencèrent à se regarder et à se sourire. Le dimanche suivant, Jean Lanou conduisit Pi Pan Pan « voir la Célestine », non sans l'avoir, auparavant, grisé, aussi se montra-t-il entreprenant, expéditif : il fit, dès ce premier soir, sa demande en mariage. Les affaires ne traînèrent pas, quinze jours plus tard, on publiait les bans.

Pi Pan Pan acheta un chic costume noir ainsi qu'une paire de souliers à « roulettes », il voulait dire à talonnettes, lui qui n'avait jamais chaussé que des sabots. Il en paya également un à la Célestine, avec voile et couronne et longue fleur d'oranger. Ce fut un beau mariage ! Vous eussiez vu ce couple, Pi Pan Pan avait l'air d'un gamin que sa mère conduit à la messe. La Célestine marchait à grandes enjambées et Pi Pan Pan trotтинait à son côté. On fit de belles noces, tout le village fut invité. On ne peut

ajouter qu'ils eurent beaucoup d'enfants mais, tout de même, une petite fille. Pi Pan Pan mourut peu de temps après la naissance de celle-ci. Son rôle était rempli sur terre. Cette enfant ne ressemblait en rien à ses parents, autant ceux-ci étaient disgracieux, autant elle était jolie, charmante, et elle se montra d'une intelligence précoce.

Des bruits coururent que ce n'était pas Jean Lanou qui aurait gagné le pari, mais bien celui qui l'avait perdu. Les gens sont si méchants..

FIN

LA MAISON NEUVE

Ces deux-là aussi avaient fait un pari : celui de bâtir une maison en un jour, pas un building, bien sûr, pas même une maison à étage, mais une bicoque, quoi.

La veille, ils rassemblèrent les matériaux : pierres, chaux, sable, etc... Le lendemain, à l'aube, ils étaient sur le chantier. D'un geste énergique, ils ôtèrent leur veste, retroussèrent leurs manches, envoyèrent rouler au loin leur chapeau. Et vas-y que je te...

Glaume maçonnait, Petit Louis gâchait le mortier, passait les pierres. Ils étaient vraiment lancés à fond. A peine s'arrêtaient-ils pour boire un coup..

« Amène ! Amène ! », disait Glaume.

Et les pierres volaient sur le mur. Chacune était « tapée » rapidement, un peu de mortier par ci, un peu de mortier par là, une léchure, comme le dernier coup de rasoir du barbier, et la pierre adhérait au mur qui montait, montait à vue d'œil.

Bien sûr, tout le village vint les voir, eux ne semblaient pas s'en apercevoir, et continuaient sans relever la tête. « Gagneront ! Gagneront pas ! » discutaient les voisins. Mais nos deux compères savaient bien qu'ils ne gagneraient pas en bavardant, aussi ne répliquaient-ils mot.

Bien qu'on ne fût qu'au début de mars, la sueur ruisselait sur leur visage, dans leur cou. Et ils soufflaient comme deux taureaux en lutte.

Ils travaillèrent si bien qu'à cinq heures de l'après-midi

les quatre murs de la maison étaient debout. Ils avaient gagné.

Alors, cette fois, ils respirèrent ; leurs langues se délièrent. Ils invectivèrent joyeusement leurs voisins qui les avaient regardés, goguenards :

— Eh ! bande de..., on vous a-ti montré qu'on savait travailler ? On l'a gagné notre pari, hein !

Et, suivis de tout le village, ils se dirigèrent vers l'auberge de la mère Callaouet. Et les bouchons sautèrent. Ils étaient bien attablés et trinquaient joyeusement lorsqu'ils entendirent un bruit insolite, semblable à un coup de tonnerre prolongé.

— Qu'est-ce que c'est ? se demandèrent-ils.

Glaume, pas très rassuré, sortit sur le seuil de l'auberge.

— La garce ! dit-il en rentrant, elle est écroulée.

FIN

UN BEAU LIÈVRE

De son champ, Jean Raulet arriva tout essoufflé au village.

« Prends ton fusil et viens vite ! », dit-il à Noël Guillet.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci.

— Un lièvre, un lièvre énorme ; je n'en ai jamais vu un pareil. Prends ton fusil.

Noël Guillet, qui détela son cheval, le planta au milieu de la cour et décrocha hâtivement son fusil.

— Dételle au moins ton cheval, lui dit sa femme.

— Dételle-le, toi.

Et ils partirent. En chemin, Noël Guillet demanda quelques renseignements à son voisin.

— Je te dis « qu'il est énorme », répondit celui-ci ; il dort, boulé sous une touffe d'ajoncs, sur le talus des Epinettes. Je hersais dans mon Closet quand je l'ai aperçu ; je te dis qu'il est énorme.

Nos deux nemrods continuèrent, silencieux, presque en courant. A mi-chemin, ils rencontrèrent Job Guinoët, qui leur demanda :

— Où allez-vous, si pressés ?

— Tuer un lièvre ; il est énorme, répondit Jean Raulet.

« S'il venait à le manquer, ce maladroit », se dit Job. Et il courut prendre son fusil. Nos deux compères arrivèrent près du talus.

— Tu le vois ? demanda Jean Raulet.

— Très bien. En effet, il est énorme.

Noël Guillet épaula, visa : pan ! pan ! pan !

— Il est bien raide, va ! dit-il. Mais tu as vu ? Ça a fait du feu.

Ils descendirent le talus, traversèrent le chemin, grimperent l'autre talus pour se saisir du lièvre.

— Mince ! dit Noël Guillet, en mettant la main dessus.

— Eh ! bien quoi ? demanda l'autre.

— Eh ! bien quoi ! t'as des visions, toi, ramasse-le, ton lièvre.

— Il était crevé ?

— Il sera encore là dans mille ans...

Là-dessus arriva Job Guinoët.

— Eh ! bien, vous l'avez eu ? leur demanda-t-il.

— Non, il nous a échappé, répondirent-ils.

— Un lièvre endormi, bande de maladroits, de nigauds !

FIN

LE BINIOU ENSORCELÉ

Tel un tyran se plaisant à exercer la puissance de ses esclaves, le vent, ce soir-là, faisait tout plier sur son passage. Venu de la mer dont il avait harcelé les flots dans un emmêlement inouï, il roulait dans l'espace avec un lointain grondement de tonnerre, puis s'abattait sur les bois ployant sous sa poussée brutale, ainsi que des géants terrassés par quelque force redoutable. Dans les clairières passait dans toutes les directions un galop souple et précipité. Les craquements secs et les frôlements grinçants formaient une musique barbare.

Des souffles égarés se jouaient de ci de là avec les feuilles sèches, agitaient de frissons rapides les broussailles qui s'étreignaient comme des êtres menacés, puis se coulaient dans les herbes tels des reptiles.

La lune, escortée de rares étoiles, semblait en déroute, fustigée par un invisible et terrible poursuivant, elle semblait fuir en produisant des jeux alternatifs de lumière et d'ombre. Etrange, hallucinatoire, elle faisait et défaisait sans fin, comme un immense jeu de patience, le paysage nocturne.

Ce sabbat infernal des éléments déchainés n'empêchait pas les gens de la ferme des Trois Collines de se réjouir avec leurs voisins venus à la veillée. En vain le vent hurlait dans la cheminée, faisait crier la girouette désemparée, bousculait avec fracas les seaux oubliés dans la cour, faisait claquer les volets et pleurnichait, le traître,

dans les serrures. Les conversations n'en allaient pas moins leur train.

Après que tous eurent bien bavardé, la fermière les invita à chanter. Ils refusèrent. Cependant plus d'un garçon brûlait d'envie de faire entendre sa belle voix à « ces demoiselles » aux sourires énigmatiques, minaudant en croquant des châtaignes. A leur tour, celles-ci furent priées. Ce fut la même conspiration du silence : personne ne voulait commencer... Chacun voulait se faire prier !

« J'en connais un, dit la fermière, qui va vous faire honte à tous ».

— Qui donc ? interroge un garçon, peut-être le père Matho. Cette idée le fit rire aux éclats.

— Vous l'avez deviné, répartit la fermière.

Le père Matho était un vieil errant échoué à la ferme depuis quelque temps. On l'occupait aux soins du bétail et à des bricolages. Peu loquace, il faisait figure d'étrange personnage dans le hameau et on ignorait tout de lui. Ce mystère intriguait un peu.

Epuisé de fatigue, mourant de faim, Matho s'était présenté à la ferme un soir au début de l'automne. Emue par son bon regard de chien battu, la fermière lui avait fait bon accueil malgré son veston verdi, de ce vert brillant d'encre desséchée, troué aux coudes, le débraillé de sa chemise sans couleur, au col crasseux, qui laissait voir une poitrine velue. Un pantalon de teinte et de qualité en harmonie avec le reste était retenu par une corde ébouriffée. Des sandales, jadis blanches, ramassées dans quelque poubelle, béaient au talon à chaque pas. Matho était coiffé d'une vieille casquette fibreuse d'un jaune pisseux. Un gland situé au sommet de la tête semblait titer sur tous les fils. La barbe prolongeait une chevelure sale, d'un noir déteint, relevant dans le cou. Pourtant, son visage de clochart était empreint d'une ingénue bonté. Le regard triste, un peu défiant, implorait sans insistance.

Les fermiers, apitoyés, n'osèrent l'interroger. Il partagea

leur repas du soir, puis ils l'envoyèrent coucher dans le grenier à foin. Le lendemain, comme il pleuvait, la fermière l'occupa à casser du bois. Puis il aida à l'arrachage des pommes de terre. Insensiblement, il resta à la ferme.

En ce moment, assis au coin du feu, un beau chien berger dont les poils roux luisaient à la flamme, endormi entre ses jambes, Matho fumait une petite pipe en terre à figure de patriarche avec une longue barbe et un turban rayé blanc et vert. Les yeux fixés, tantôt sur les bûches rouges et noires qui croulaient dans le foyer, tantôt sur les volutes bleues qui s'élevaient de sa pipe, il semblait plongé dans une rêverie béate où devaient sourdre et s'emmêler ses souvenirs.

Il n'avait pas pris part aux conversations, mais aux derniers mots de sa patronne, il se retourna brusquement et d'un air de reproche il dit :

— Vous vous moquez de moi !

— Pas du tout, reprit la fermière, d'un air malicieux ; je sais que vous chantez bien et que vous jouez du biniou.

— Qui vous l'a dit ?

— Vous-même...

Il grommela quelques mots. En effet, un dimanche qu'il avait un peu trop levé le coude, il s'était laissé aller aux confidences. Il ne pouvait plus nier cette affirmation de sa patronne. Tout « philosophe » qu'il était, de cet ancien métier de sonneur, qui l'avait rendu populaire dans sa région au beau temps de sa jeunesse, il conservait un brin de vanité.

Tous les yeux s'étaient fixés sur lui. On le dévisageait avec quelque ironie. Il parut embarrassé, tira quelques bouffées de sa pipe, cracha dans les cendres, puis se décida à parler...

— Eh ! bien, oui, j'ai été sonneur autrefois, même qu'il m'est arrivé une drôle d'histoire dans le métier.

— Ah ! Ah ! racontez-nous ça, père Matho, s'écria l'assemblée.

— C'est trop bête, prétendit-il. Ils insistèrent. Il dut s'exécuter.

« Je n'exagère pas en disant que j'étais le meilleur sonneur de biniou de la région de Plainel. J'étais recherché pour les noces jusqu'à cinq à six lieues à la ronde. Du lundi de Pâques à la Saint-Jean, je ne chômais pas ! Pendant l'été, chaque dimanche, j'avais le choix entre deux ou trois réunions. Quand venait l'automne, je sonnais aux noces. C'était le bon temps ! J'espérais continuer ainsi pendant bien des années. Malheureusement, un brusque événement vint y mettre fin. Une nuit, je revenais d'une fête à L'Hermitage-Lorges. Il ventait comme ce soir ; une tempête à décorner les bœufs, comme disait ma défunte mère.

« Pour gagner du temps, j'avais pris le chemin le plus court, mais non le plus commode : une vieille route à travers la forêt. Arrivé au milieu du bois, mon biniou se mit à sonner tout seul »...

Tous les auditeurs ouvrirent de grands yeux, plusieurs sourirent, sceptiques, personne n'interrompit.

« Oui, tout seul, répéta le père Matho. Ce furent d'abord des sons très doux comme une sourdine harmonieuse au vaste et puissant orchestre de la tempête, puis les notes s'intensifièrent et devinrent si fortes qu'elles retentirent à tous les échos de la forêt. Effrayé, j'ôtai l'anche et serrai rudement mon instrument sous mon coude. Rien n'y fit, il continuait à jouer de plus belle. C'était un tourbillon de gavottes, d'éguedennes et de passe-pied.

« Je me mis à courir de toute la vitesse de mes jambes. Je reconnus bientôt que je m'étais trompé de chemin ; j'avais pris une clairière qui me ramenait à la route de L'Hermitage. Je revins sur mes pas, mais, par une sorte de fatalité, je retombai dans cette même clairière. J'étais halluciné par les sons endiablés de mon biniou ou plutôt c'était comme une multitude de binioux qui jouaient.

« Les sons m'environnaient, m'assaillaient ; il en mon-

tait de chaque buisson à mon passage ; ils ruisselaient des bourrasques ; la tempête était transformée en une trombe de sons. J'allais haletant, titubant sous ce déluge musical ; j'aurais voulu me boucher les oreilles, crier : assez ! assez !

« En approchant du village du Coudray, craignant de réveiller les habitants, je jetai au loin mon instrument maudit.

« Je croyais ainsi mettre fin à cet infernal supplice. Il n'en fut rien. Les sons des biniou emplissaient l'espace, surmontant la voix furieuse de la tempête.

« J'arrivai enfin, en nage et épuisé, à la maison. Je me couchai rapidement et m'enfonçai sous les couvertures... Dans la maison, c'était un véritable sabbat : danses effrénées, voix, cris de joie, rires bruyants.

« Avec les premières lueurs du jour cette musique cessa lentement, comme elle avait commencé. Je m'endormis d'un profond sommeil.

« Lorsque je me réveillai, le soleil était haut dans le ciel. Les faits de la nuit me revinrent à la mémoire. Je me levai précipitamment et je courus à l'endroit où j'avais abandonné mon biniou. J'explorai en vain les lieux, fouillant chaque buisson, rampant parmi les fougères mouillées dans l'espoir qu'il s'y était enfoncé. Je ne le découvris pas. Quelqu'un avait dû passer par là et s'en saisir. Peut-être l'avait-il déposé à la mairie : le mieux était de m'y rendre avant que l'affaire s'ébruitât.

« Je repris le chemin de la maison. En route, je rencontrai ma mère qui revenait du bourg où elle allait la pauvre (que Dieu ait son âme) plus souvent par manière de distraction que par besoin. Elle me rapportait mon biniou.

— En voilà une histoire ! me dit-elle. En arrivant au bourg qu'est-ce que j'entends ? Ce farceur de Guédard qui annonçait, au son du tambour, la trouvaille d'un biniou. Je me suis intéressée, bien sûr.

— Dame, venez voir, qui m'a dit Guédard, c'est le garde Jacques Gicquet qui l'a découvert ce matin en faisant sa tournée, et qui l'a déposé à la mairie.

« Je m'y suis rendue, j'ai tout de suite reconnu ton biniou.

— Fallait-il qu'il soit saoul, votre gars, pour qu'il perde son biniou, m'a dit Guédard, en me le remettant.

« Tout le monde en parle dans le bourg, on se moque de toi. Je t'avais toujours ben dit que ce maudit métier te porterait malheur.

— Non, mère, je n'étais pas saoul, répondis-je.

« Pour ne lui laisser aucun doute dans son esprit, je racontai mon aventure. Elle me regarda d'un air qui m'eût fait rire en toute autre circonstance. Je crus qu'elle allait s'enfuir. Certes elle ne reconnaissait plus son fils en « ce possédé du démon ». Je la rassurai et lui recommandait de n'en souffler mot à personne. Ce qu'elle me promit. Dans le secret, l'après-midi, elle racontait l'aventure, tant elle la tourmentait, à une voisine, avec les mêmes recommandations pressantes à la discrétion.

« Le jour même le bourg et les villages alentour étaient informés.

« Le soir, lorsque j'entrai à l'auberge du Coudray, les conversations s'arrêtèrent brusquement et les buveurs attardés me dévisagèrent avec des airs mystérieux qui en disaient long. Deux vieux quittèrent la salle en se parlant à voix basse, se retournant pour me voir.

« A partir de ce jour de malheur, je perdis tous mes clients. Si quelques-uns, non informés, venaient encore pour m'engager, ils n'arrivaient pas jusqu'à mon village sans être mis au courant. Ils renonçaient alors prudemment à leur projet. Dans toute la région, le bruit s'était répandu que mon biniou était ensorcelé. Ce fut comme une sorte de malédiction jetée sur ma personne.

« Ce biniou que j'avais tant aimé, je le maudis à un tel point qu'un jour je résolus de le détruire.

« Je le gonflai une dernière fois. D'un coup de couteau je crevai l'outre. Il rendit un son plaintif, si douloureux, comme un râle d'agonie, qui m'alla au cœur.

« Ce râle, c'étaient tous les beaux jours de nocces, les dimanches de fêtes, les matins de printemps où je voyageais par les sentiers fleuris, perlés d'innombrables joailleries scintillant au soleil, les nuits d'automne, si calmes que je m'étendais parfois au pied d'un talus pour en savourer toute la douceur, humant le parfum des pommes mûres qui montait des vergers. C'étaient toutes les visions merveilleuses des êtres et des choses dont s'était enchantée ma jeunesse, les instants de joie incomparables qui ressuscitaient en mon âme et me faisaient pleurer.

« Malgré les supplications et les prières de ma mère, me répétant sans fin que tout cela finirait par s'oublier, je quittai le pays. Je m'engageai à Jersey pour la saison de l'arrachage des pommes de terre. De là, je passai en Angleterre, puis en Amérique « où j'ai fait fortune », comme vous le voyez. Mais c'est tout un roman auquel les veillées de décembre suffiraient à peine. La nostalgie m'ayant pris, je suis revenu au pays... « vivre de mes rentes ! ».

Le père Matho se tut.

— Drôle d'histoire ! dit un auditeur.

— C'est pourtant comme je vous le dis, reprit le père Matho en rallumant sa pipe à figure de patriarche.

FIN

